Marina Tsvetaeva et Lev Karsavine
Destins croisés

Françoise Lesourd
IRPhiL, Université de Lyon

Résumé : Il n'y avait *a priori* aucune raison pour que puissent se rencontrer Lev Karsavine — adepte d'une philosophie assez aride et austère, centrée sur la métaphysique chrétienne, nourrie aux joutes théologiques du moyen âge — et Marina Tsvetaeva, l'une des figures les plus représentatives de la poésie russe moderne et de son bouillonnement. Mais leur condition d'exilés les a portés tous deux vers l'un des principaux mouvements politico-intellectuels de l'émigration, le mouvement eurasien, qui posait la question du retour éventuel à la Russie réelle, désormais l'Union soviétique. Une fois revenus en URSS (involontairement dans le cas de Karsavine), ils étaient voués à tomber aux mains du MVD et presque inéluctablement condamnés. On peut dire que leurs destins, tous deux exemplaires, s'éclairent l'un par l'autre.

Mots-clés : philosophie, poésie moderne, exil, émigration, mouvement eurasien, MVD.

Parler de destins croisés pour le philosophe Lev Karsavine et Marina Tsvetaeva peut paraître artificiel, tant leur vie, leur domaine de création, leur œuvre, sont à première vue privés de points communs.

Pourtant, un lieu les a rassemblés — par hasard, et pour assez peu de temps : la ville de Clamart — que les émigrés russes choisissaient souvent comme lieu de résidence, car les loyers y étaient bien moins élevés qu'à Paris. En 2017, lors de l'exposition « Poésie et philosophie russe à Clamart, 1925-1934 » [1], organisée dans cette ville, tout un spectacle — « À la recherche du paradis perdu » —, leur a été consacré [2]. Il confrontait de manière très convaincante des extraits de poèmes et de lettres de Marina Tsvetaeva avec des passages du *Poème de la mort* de Lev Karsavine. La lec-

1. « Marina Tsvetaeva, Lev Karsavine. Poésie et philosophie russe à Clamart ». Exposition du 6 au 15 octobre à la mairie de Clamart.

2. Samedi 14 octobre 2017, LECTURE THÉÂTRALISÉE : « À LA RECHERCHE DU PARADIS PERDU. Portraits croisés de Marina Tsvetaeva de Lev Karsavine ». Texte de Florent Delporte sur une idée originale d'Anna Kuznetsova à partir des poèmes et correspondances de Marina Tsvetaeva et du « Poème de la mort » de Lev Karsavine. Avec Lessya Tyshkovska et Florent Delporte.

ture théâtrale, inhabituelle pour cette dernière œuvre surtout considérée comme une méditation lyrico-ironique sur le deuil, la théologie trinitaire et la kénose christique, lui donnait d'ailleurs un relief inattendu.

On voyait ainsi se dégager les linéaments d'une sorte de figure commune : issue d'une même sphère culturelle (pas seulement artistique et intellectuelle — celle de tout un mode de vie), liée à la Russie par une relation de même nature, vouée à un même destin tragique. Tout cela, pourtant, n'en faisait pas des proches dans la vie et dans la pensée, ni même des interlocuteurs.

Il est inutile, ici, de présenter Marina Tsvetaeva.

Karsavine est né en 1882 à Saint-Pétersbourg. Par ses origines, il n'appartenait pas au monde intellectuel, mais au monde artistique pétersbourgeois : son père fut "premier danseur" au Théâtre Marie, l'opéra de Saint-Pétersbourg, puis enseignant à l'école de ballet. Sa sœur Tamara deviendra l'une des plus célèbres ballerines des Ballets Russes [3]. Sa photo, aux côtés de Nijinski dans *Le Spectre de la rose*, est très connue.

On sait à quel point le monde de l'opéra et du ballet était lié au renouveau artistique des années 1900, d'abord grâce à la personnalité d'Alexandre Benois. Même si Lev Karsavine s'est engagé dans une voie toute différente, une œuvre d'historien et de philosophe de l'histoire, il est resté marqué par cette influence. Nikolaï Antsyferov écrit dans ses souvenirs : « Sa religiosité comportait une nuance d'opposition à l'esprit du positivisme et était fortement teintée d'esthétisme… Les travaux de Karsavine, c'est "Le Monde de l'art" dans le domaine scientifique » [4]. Nikolaï Pounine, son codétenu au camp d'Abez, affirmait : « Karsavine, dès son plus jeune âge, s'est imprégné des idées esthétiques du « Monde de l'art » et ne veut pas s'en séparer » [5].

Dans les années 1900 et 1910, pendant ses études à la faculté d'histoire et philologie de l'Université de Saint-Pétersbourg, il fut l'élève de l'un des plus célèbres médiévistes russes, le professeur Ivan Mikhaïlovitch Grevs. Pendant les années 1910-1912, il fit de longs séjours en France et en Italie. À Saint-Pétersbourg, en 1912, il publie sa thèse de *magistère* [6], les *Essais sur la vie religieuse en Italie aux XII-XIII^e siècles* [Očerki religioznoj žizni v Italii XII-XIII vekov] [7] et devient *privat-docent*. Dès les débuts de son œuvre, histoire et philosophie sont indissociables : sa spécificité en tant qu'historien (qui le rendit immédiatement célèbre dans tout le monde universitaire russe, au-delà de l'université de Saint-Pétersbourg, comme en témoigne son collègue à l'Université de Kaunas, le philosophe Vladimiras Šilkarskis [8]) était de nourrir sa réflexion à une étude philosophique des sources.

Il montre un certain dédain pour l'histoire événementielle, s'intéressant à une histoire plus intérieure, celle de la spiritualité et de son évolution. En cela, il annonce la future

3. Voir Karsavina, Tamara, *Theatre Street, The reminiscences of Tamara Karsavina*, Londres, 1948.

4. Anciferov, Nikolaï, *Iz dum o bylom* [Pensées sur le passé], M., Feniks, 1992, p. 178.

5. Vaneev, Anatoli, « Dva goda v Abezi » [Deux années à Abez], *Minuvšee*, 6, 1992, M., « Feniks », p. 141.

6. À rapprocher de notre ancienne thèse de 3^e cycle.

7. Publiés dans les *Annales* [Zapiski] de l'Université de Saint-Pétersbourg, 1912.

8. Šilkarskis, Vladimiras, « Kas yra profesorius Levas Karsavinas ? » [Qui est le professeur Lev Karsavine ?], cité d'après Lazinskas Povilas, « Levo Karsavino veikla Vytauto Didžiojo Universitete » [L'oeuvre de Lev Karsavine à l'Université Vytautas le Grand], *Darbai ir dienos*, Vilnius, 1996, 2 (11), p. 25.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

école française des *Annales*. Il crée en particulier le concept « d'homme moyen », désignant par cette expression l'esprit de toute une époque, vu comme une immense conscience à l'intérieur de laquelle alterneraient différentes réponses contradictoires à la question du salut, de l'au-delà, de ce qu'on peut appeler le désir d'immortalité. Ces différentes attitudes religieuses, ces diverses formes de piété, construisent des visions du monde qui se succèdent, instables comme des « châteaux de cartes ». Cette conception, appliquée à l'époque de la pré-Renaissance, s'exprime pleinement dans sa thèse de doctorat, *Les Bases de la religiosité médiévale* [Osnovy srednevekovoj religioznosti], publiée en 1915 et soutenue en 1916 [9].

Comme beaucoup de ses contemporains et les slavophiles avant eux, Karsavine s'est passionné pour le christianisme primitif et l'antiquité tardive (Sidoine Apollinaire). Le professeur Grevs lui a communiqué également son goût pour l'Italie et la culture du moyen âge et de la Renaissance, St François et la mystique franciscaine, et surtout Dante. Mais à vrai dire on pourrait en dire autant de presque tous les intellectuels à cette époque. Cette formation nourrie à l'ensemble de la culture européenne est caractéristique de l'Âge d'argent, c'est aussi la sphère dans laquelle Tsvetaeva a passé son enfance, auprès du musée des beaux-arts de Moscou, le Musée Pouchkine, fondé par son père.

Ils se différencient pourtant par leur forme de sensibilité, qui signale leur appartenance à deux aspects différents de cette même sphère culturelle : Saint-Pétersbourg et Moscou. La distance ironique propre à Karsavine, la retenue, une certaine rigueur esthétique, plus caractéristiques sans doute de la culture pétersbourgeoise, sans compter l'esprit caustique avec lequel il parlait de presque tous ses contemporains, expliquent le jugement qu'il porte sur Marina Tsvetaeva, dans une lettre à Souvtchinski : « Tsvetaeva, je ne me la représente absolument pas, mais Marina Efron ne me plaît pas du tout. Tsvetaeva, cela donne une impression de laisser-aller, et puis c'est quelque chose de bourgeoisement bien en chair, un géranium qui n'en est pas vraiment un, une espèce de fleur avec de la fuchsine… » — ceci, entre une remarque peu amène sur la revue *Viorsty* (« Verstes », où écrivait Tsvetaeva), qu'il trouve trop « rayées » (comme les poteaux indiquant les distances en Russie), et des jugements encore moins élogieux sur Rémizov… [10]

À la révolution, Tsvetaeva n'a que 25 ans, mais elle en subit de plein fouet les effets, puisqu'elle perd sa plus jeune fille dans les privations de la guerre civile, et que son mari est loin, parti se battre dans les rangs de l'Armée blanche. Confrontée directement aux malheurs du temps, elle n'a pourtant « rien d'une victime chétive de la malédiction du sort », écrit Ève Malleret, qui résume ainsi son attitude :

> Plutôt que l'acte politique, c'est le geste audacieux de la rebelle qui meut Tsvetaeva […] et, si elle fait de la contre-révolution blanche une « Vendée romantique », ce n'est pas au nom d'une richesse et d'un confort qu'elle hait, mais du hasard qui a fait de son mari un officier de l'Armée blanche,

9. Petrograd, Tip. « Naučnoe Delo », 1915 ; rééd. SPb., Ἀλήθεια, 1997.

10. Lettre du 10 mars 1926 (70, Grünewaldstr., Berlin) à P. P. Souvtchinski (BNF, Département de la musique, Fonds Souvtchinski, aimablement communiqué par Madame Elisabeth Vilatte). [Cvetaevu sovsem sebe ne predstavljaju, no Marina Èfron mne sovsem ne nravitsja. Cvetaeva èto čto-to raspuščennoe, no eščë debeloe meščanskoe ; geran' ne geran', a kakoj-to cvetok s fuksinom…]

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

> ceci joint à l'idée qu'elle se forme de la fidélité à l'honneur, de la dignité — pour elle valeurs universelles de culture et d'esprit [11].

Face à l'idéologie de la révolution d'octobre, la réaction de Karsavine est hostile, mais il montre une attitude loyale vis-à-vis du régime. Il est alors recteur de la faculté de philologie de l'Université de Petrograd. Il participe activement à la refonte du système éducatif, tout en ne cachant pas ses sympathies pour l'orthodoxie persécutée — en 1918, il hébergera même Kartachov (Kartašev), l'ancien ministre des cultes du Gouvernement provisoire, lorsque celui-ci sera libéré, après sa détention à la forteresse Pierre et Paul. Mais ses positions religieuses se signaleront toujours par leur originalité : s'il a toujours défendu farouchement l'orthodoxie, sa réflexion sur les dogmes (en particulier l'idée d'une kénose intra-trinitaire) l'amène pourtant à la limite de l'hérésie, et lui vaut la suspicion des autorités religieuses. Autre paradoxe, il manifeste dans certains écrits une grande hostilité vis-à-vis du catholicisme [12], alors que depuis l'université ce dernier lui est très proche, sans doute aussi familier que l'orthodoxie.

Dès 1904, Karsavine s'était marié avec une pupille du peintre Répine — mariage accepté sans aucun sentiment profond, dans une espèce d'insouciance (à cette époque, il semble considérer la vie avec une certaine distance esthétique, comme une sorte de jeu). L'insignifiance même de cette relation sera lourde de conséquences. En 1921, il est pris d'une grande passion pour Élena Skržinskaja, une autre élève du professeur Grevs. L'engagement, qui sera ensuite caractéristique de toute sa biographie, s'exprime ici pour la première fois avec toute sa force. Cette expérience, et les questions existentielles qu'elle lui pose, lui inspirent les *Noctes Petropolitanae* [13]. Mais la situation vécue y est portée au niveau d'une réflexion spéculative, et cette œuvre (comme les autres), n'a aucun caractère ouvertement autobiographique.

Sans être attaché à sa femme par un sentiment fort, il avait profondément le sens de la famille et du devoir. Le renoncement à Élena Skržinskaja (bien qu'il n'ait jamais désavoué cette passion), au moment même où il était chassé de Russie, reste un des principaux événements de sa biographie intérieure, où la question du renoncement volontaire à soi-même est centrale. Il aurait écrit à Élena Skržinskaja : « vous avez contribué à lier ma métaphysique avec ma vie » [14]. C'est le fil directeur du *Poème de la mort*, écrit presque dix ans plus tard.

En 1922, par ordre de Lénine, Karsavine est expulsé de Russie vers l'Allemagne, avec presque tous les intellectuels marquants de ce pays, sur le fameux « Bateau des philosophes ». En exil, il devint l'un des idéologues du mouvement eurasien, et c'est à cette occasion qu'il côtoya Marina Tsvetaeva, puisque le mari de cette dernière, Sergueï Efron, y jouait un rôle actif. Mais cette proximité fut de courte durée : dès 1927, il

11. Malleret, Ève, « La poétique de la vie chez Marina Tsvetaieva », in : Marina Tvsétaïéva, *Tentative de jalousie et autres poèmes*. Traduit du russe et présenté par Ève Malleret, Paris, La Découverte, 1986, p. 21 et 23-24.

12. Voir en particulier son article « Leçons d'une foi reniée » [Uroki otrečënnoj very], *Evrazijskij vremennik*, IV, Berlin, 1925, p. 82-154.

13. *Noctes Petropolitanae*, Petrograd, 1922 ; rééd. in *Malye sočinenija*, SPb., 1994.

14. *Cf.* « L'amour et la mort de Lev Karsavine », film réalisé pour la télévision de Moscou par Sergueï Horužij.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

était invité à l'université de Kaunas, capitale de la Lituanie désormais indépendante, pour diriger la chaire d'histoire générale. Ce fut, là encore, un engagement véritable : il acceptait, au bout de deux ans, d'enseigner en lituanien et de se consacrer totalement à la construction de la toute nouvelle université lituanienne.

Après la guerre, à l'arrivée des soviétiques, il refusa de quitter la Lituanie, pensant qu'il lui serait possible de trouver un terrain d'entente avec les nouvelles autorités. Mais après avoir dû quitter toutes ses fonctions officielles, il fut arrêté en 1949, détenu un an à la prison de Vilnius, puis envoyé au camp d'Abez (Abez'), dans la région de Vorkouta (Vorkuta) où il passa deux ans en détention (jusqu'à sa mort en août 1952).

C'est donc le mouvement eurasien qui contribua à rapprocher, au moins spatialement, Karsavine et Tsvetaeva.

Le mouvement dit « eurasien » (l'eurasianisme) est un courant politique et surtout intellectuel, apparu dans l'émigration russe après 1917. Il tire son nom de « l'Eurasie », sous-continent situé à la jonction entre l'Europe et l'Asie, dont la Russie serait le centre, ce qui donnerait à cette dernière une orientation ethnique et culturelle spécifique. Ce mouvement se proposait donc de reconsidérer la situation de la culture russe par rapport à l'Europe (significativement, l'un de ses premiers manifestes préconisait l'« Exode vers l'Orient »[15]), mais surtout de redéfinir l'attitude de certains émigrés vis-à-vis du pouvoir soviétique, au moment où ce dernier semblait établi pour toujours, ou en tous cas pour longtemps. Bien que motivé par des circonstances historiques précises, il s'inscrit dans le cadre d'une réflexion identitaire propre à la Russie depuis près de deux siècles, qui avait été réactivée par le traumatisme de la révolution et de l'émigration, réveillant la question douloureuse de la différence russe.

Une œuvre littéraire l'annonce directement : c'est le poème d'Alexandre Blok écrit en 1918, « Les Scythes ». À juste titre, le spectacle donné à la mairie de Clamart le 14 octobre 2017 lui accordait une grande place. Ce poème avait été suscité par la situation désespérée de la Russie dans les années 1917-1918. On sait que, malgré la ruine et la désorganisation complètes du pays, les alliés tentaient de maintenir la Russie en guerre, pour éviter de laisser les mains libres à l'Allemagne sur le front occidental. Le pays, épuisé, se sentait injustement accusé de trahir ses engagements.

Blok assimile la Russie contemporaine à son ancêtre supposé, le peuple scythe, un peuple nomade habitant les steppes du sud de la Russie avant l'arrivée des slaves, considéré par Blok comme « asiatique » (donc, non « européen »). Ce peuple aurait, en se sacrifiant, préservé la civilisation européenne en lui servant de rempart contre les hordes mongoles. Le thème asiatique renouait donc avec la tradition presque biséculaire de l'interrogation sur l'identité russe, et permettait à la Russie de s'affirmer comme non européenne.

L'eurasianisme partait de plusieurs constatations : c'est une idée européenne, le communisme (atteindre le bonheur collectif en dehors de toute référence à un au-delà), qui a causé la perte de la culture russe. La révolution et le régime bolchevik représentent

15. *Iszod k Vostoku : predčuvstvija i sveršenija* [Exode vers l'Orient : pressentiments et accomplissements], Sofia, Ros.-bolg. Kn. izd-vo, 1921.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

la catastrophe de la civilisation européenne à l'intérieur de la culture russe moderne. Mais l'attitude de l'eurasianisme vis-à-vis des valeurs européennes n'est finalement pas un phénomène isolé, ni spécifiquement russe. Son émergence coïncide avec la parution du célèbre livre d'Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*.

Mais une phrase est révélatrice : « Cela ne sert à rien de se le dissimuler, la Russie européenne est morte, il faut bien le reconnaître ». L'eurasianisme est pour les Russes émigrés une façon de penser l'anéantissement de leur propre culture nationale : il faut l'interpréter comme un travail de deuil. Quelle que doive être la longévité du régime soviétique, c'est désormais là, en Union soviétique, que se trouve la Russie réelle, c'est un fait accompli. La catastrophe est peut-être l'occasion d'une renaissance (« pereroždenie »), même douloureuse.

Or cette attitude coïncide avec la philosophie existentielle de Karsavine, sa théorie de « la vie-à travers-la mort », l'idée que tout phénomène humain (la connaissance, le développement de la personnalité, la relation à autrui…) suppose le passage par l'anéantissement, le renoncement volontaire à soi-même.

Dès 1921, sa brochure « L'Orient, l'Occident et l'idée russe » [16] laissait supposer une préoccupation, nouvelle dans son œuvre, pour les destinées historiques de la Russie, et une volonté de repenser la situation de la culture russe comme tournée vers « l'Orient ». À vrai dire il s'agit surtout, dans ce cas, de la chrétienté orientale, mais cette optique pouvait le rapprocher des eurasiens. Pourtant son article publié à Berlin en 1923 dans les *Sovremennye Zapiski* (Annales contemporaines), « L'Europe et l'Eurasie » [Evropa i Evrazija] était plein de sarcasmes envers le pathos, la terminologie et les thèmes des eurasiens : leurs élucubrations sur la « crise catastrophique de la culture » comparée à l'époque de « grandes migrations des peuples »… [17] montraient une confusion entre les données objectives et ce qu'ils auraient voulu voir.

C'est ce qu'il avait déjà reproché, en 1922, dans *L'Orient, l'Occident*… à tous ceux qui, après la révolution, se perdaient en prophéties quant à l'avenir de la Russie. Pourtant « L'Europe et l'Eurasie » découvrait, sous les oripeaux « asiatiques », la motivation profonde qui leur était commune : « Sauvons la Russie ! — Crachons sur l'Europe, créons l'Eurasie » — …Pourquoi cracher sur l'Europe ?… Et pourquoi créer une « Eurasie » inconnue de tous, alors que c'est la Russie qui nous préoccupe ? » [18]. Le mérite des eurasiens était de souligner la spécificité de la culture russe, dans ce contexte radicalement nouveau. Mais « les thèmes eurasiens, affirme Karsavine, ne peuvent vraiment être fondés que par une réflexion philosophique et métaphysique » [19]. Et il leur propose indirectement une sorte de programme : juste est leur conception de la culture comme « une unité [vsedinyj sjuzet], concrète et en évolution constante » [20] de même que leur conception du « peuple » comme « personne collective », le porteur de cette culture, en évolution constante, lié à un espace précis. Il est possible, affirme-t-il (et c'est en accord avec son idée d'une mort nécessaire et

16. Vostok, zapad i russkaja ideja, Petrograd, Academia, 1922. Rééd. par Alla Lvovna Jastrebitskaja, dans *Istorik-medievist – Lev Platonovitch Karsavin (1882-1952)*, M., Akad. Nauk SSSR, INION, 1991.
17. « Evropa i Evrazija », *Sovremennye Zapiski*, Paris, 1923, XV, II, p. 297.
18. *Ibid.*, p. 298.
19. *Ibid.*, p. 307.
20. *Ibid.*, p. 309.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

d'une renaissance de cette même « personne ») que sous nos yeux soit en train de naître « un nouveau sujet de la culture russe » [21].

Cet article avait donc attiré l'attention des premiers « eurasiens », le linguiste Nikolaï Troubetzkoy et l'économiste Piotr Savitski. En 1925, ils entrent en contact avec Karsavine alors exilé à Berlin, pour qu'il contribue à donner une armature intellectuelle à leur mouvement. Il va élaborer une idéologie eurasienne, une théorie cohérente de l'état, du droit, de la société, de la culture, destinée à la Russie nouvelle, d'après le communisme. Cela supposait de s'installer à Paris, centre du mouvement, pour animer en particulier le « séminaire eurasien » rue de Magdebourg [22].

C'était d'abord un mouvement d'intellectuels, riche de personnalités fortes et très différentes, comme le linguiste Nikolaï Troubetzkoy, l'économiste et géographe Piotr Savitski, le musicologue Piotr Souvtchinski, l'homme de lettres Dmitri Sviatopolk-Mirski, le juriste Nikolaï Alexeïev… Le point d'achoppement était l'attitude à avoir face au gouvernement soviétique et à son idéologie.

Karsavine le considérait comme un interlocuteur dont il fallait tenir compte. Il fallait prendre le marxisme au sérieux en tant que théorie politique. Le matérialisme historique, à ses yeux, a raison d'affirmer que sans matière l'esprit n'existe pas, que « l'aspect matériel de la vie peut permettre de juger de la vie dans son ensemble ». Mais il a tort lorsqu'il en fait le seul principe, réduisant l'esprit à la matière, et affirmant que « le côté matériel de la vie n'est pas spirituel dans son essence ». Mais cela implique aussi qu'on ne puisse « séparer la culture spirituelle de la culture économique » [23], ce qui est aussi l'opinion de Karsavine. Cette approche du matérialisme historique était déjà une tentative pour rétablir un contact intellectuel avec la Russie de l'intérieur. Il la reprendra en 1946, dans une lettre au ministre de l'Enseignement supérieur de l'URSS, pour affirmer qu'il peut enseigner dans la Lituanie devenue soviétique.

Ces différentes prises de position expliquent d'abord la démarche officielle entreprise en 1928 par certains eurasiens pour se rapprocher des autorités soviétiques, puis, en général, toute l'attitude des eurasiens « de gauche » face à l'Union soviétique, et donc, finalement, leur destin.

En 1928, des représentants influents du mouvement, dont Karsavine et Souvtchinski, cherchèrent à entrer en relation avec le chargé d'affaires soviétique à Paris, Piatakov. Leur lettre a été publiée, ce n'était aucunement une tentative pour se mettre au service des autorités soviétiques, comme on l'a parfois affirmé, mais un essai (absolument irréaliste) pour se faire entendre d'elles. C'était ignorer la nature de ce régime, qui excluait tout dialogue. Cette attitude sera jusqu'au bout celle de Karsavine. Il y laissera la vie.

Telle fut la ligne éditoriale de la revue *Evrazija*, que Karsavine fonda peu après son arrivée à Paris. Ainsi, peu à peu, se dégagèrent deux orientations différentes à l'intérieur du mouvement : les eurasiens « de droite » hostiles à toute prise en considération de

21. *Ibid.*, p. 310.

22. Voir Hauchard Claire, « L. P. Karsavin et le mouvement eurasien », *Revue des Etudes Slaves*, t. soixante-huitième (1996), fasc. 3, p. 361.

23. « Evropa i Evrazija », *art. cit.*, p. 311-312.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

l'idéologie communiste, et ceux « de gauche », désireux d'établir un contact avec la Russie « réelle » et le communisme. Les eurasiens « de gauche » étaient relativement moins nombreux. Karsavine et Sergueï Efron en faisaient partie.

La fondation de la revue *Evrazija* fut interprétée par les eurasiens « de droite » comme un signe d'adhésion au bolchévisme. Dès le 7e numéro, Nikolaï Troubetzkoy annonça qu'il quittait le mouvement, et début 1929 parut une brochure intitulée « La revue Eurasie n'est pas un organe eurasien » signée également par Savitski, Ilyine et Alexeiev [24]. La dissolution officielle du mouvement fut proclamée à Clamart en 1929.

C'est dans ce contexte que Karsavine côtoya Marina Tsvetaeva, et c'est bien à ce moment qu'on peut parler d'une non-rencontre : Tsvetaeva s'intéressait peu aux discussions politiques, et Karsavine n'avait pas un regard pour les poèmes de cette dernière [25]. D'après les récits de Suzanna Lvovna (la fille cadette de Lev Karsavine), lorsque Tsvetaeva venait les voir, elle disait timidement « J'ai écrit un petit poème » [26], et allait à la cuisine, le lire à sa mère. Suzanna Lvovna décrivait sa manière de lire, pleine d'inflexions de voix, insinuante ; elle ne psalmodiait pas, elle privilégiait l'expressivité. Mais quels textes exactement lisait-elle ? L'attitude de Tsvetaeva à l'égard de Karsavine est d'autant plus remarquable, elle qu'on disait habituellement peu tolérante. Elle affirmait : même le professeur Karsavine dit que Serioja [Sergeï Efron] est « le petit prince du mouvement eurasien » [27]. On peut supposer que sa déférence vis-à-vis du savant, de l'universitaire prestigieux, lui venait de ses origines familiales.

Dès l'université, Karsavine avait été attiré par la poésie. Les *Noctes Petropolitanae* (1922) obéissent à une cadence poétique. Le *Poème de la mort* [*Poèma o smerti*] — qui n'est pas une œuvre poétique — comprend plusieurs petits poèmes, mais une attitude critique, et semble-t-il justifiée, à l'égard de ses propres vers lui interdira de se consacrer à la poésie jusqu'en 1949. Alors, en détention, il écrira une *Couronne de Sonnets* et une série de *Tercets* accompagnés de *Commentaires* — poésie « difficile » et écrite dans une tradition très ancienne (celle de Dante), archaïsante. Mais pour le reste, le peu qu'on en connaît montre une poésie extrêmement traditionnelle.

Il était complètement étranger aux courants novateurs de son époque. Le *Poème de la mort* contient de nombreuses citations poétiques, mais qui sont parmi les plus rebattues, de Pouchkine, Tioutchev. Il cite parfois Nadson… Si on doit lui chercher une parenté, c'est avec sans doute avec Viatcheslav Ivanov : ils ont eu la même formation, éprouvé la même attirance pour les formes archaïques, et Viatcheslav Ivanov a lui aussi, beaucoup plus tôt, écrit une *Couronne de sonnets*.

Karsavine pratiquera ces genres anciens à la fin de sa vie, à la prison de Vilnius et au camp d'Abez, pour exposer sous une autre forme, plus appropriée aux conditions de sa détention, sa métaphysique et sa philosophie existentielle. La *Couronne de sonnets*,

24. Alexeiev, Nikolaï, Ilyine Vladimir, Savitski Piotr, "O gazete *Evrazija* (gazeta *Evrazija* ne est' evrazijskij organ)", Paris, Impr. de Navarre, 1929.

25. Voir Klement'ev, Aleksandr, Klement'eva Sofia, « Marina Ivanovna Tsvetaeva i sem'ja Karsavinyx », *Vestnik RSXD*, N° 165, 1992, p. 189.

26. « Ja napisala stišok »

27. Šveicer, Viktoria, *Byt i bytie Mariny Cvetaevoj* [La vie de Marina Tsvetaieva, au quotidien et dans l'absolu], Fontenay aux Roses, », 1988. (« a professor Karsavin o nëm : "zolotoe ditja Evrazijstva" »)

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

en particulier, exprime sous une forme condensée sa conception essentielle de la « vie-à travers-la mort ».

Leur situation d'exilés aurait dû rapprocher Karsavine et Tsvetaeva. Le premier ne s'est jamais résigné à l'exil, et il a souvent eu des paroles très dures vis-à-vis de l'émigration (ce qui explique encore une fois son caractère quelque peu marginal, la mauvaise réception de son œuvre, dont il se souciait d'ailleurs très peu). Il était toutefois reconnu comme une autorité intellectuelle : il lui sera proposé un poste à Prague, puis un autre à Oxford, qu'il refusera, alors que visiblement il avait besoin de trouver un emploi stable en Occident. Contrairement à ce qu'on a pu affirmer quelquefois, la vie qu'il menait à Berlin ne semble pas avoir été misérable : il enseignait à l'Institut Scientifique russe, ses conférences avaient beaucoup de succès, il parlait parfaitement l'allemand et le français. À Paris, il espérait être nommé à l'Institut de théologie St Serge, nouvellement créé. Mais ses sympathies pour les hérésies (« il y a en lui un petit démon », écrivait Sémion Frank [28]), le souvenir sulfureux de sa liaison avec Élena Skržinskaja le lui interdirent.

Dès janvier 1927, il est à Kaunas, dans un contexte complètement différent, avec des obligations universitaires très lourdes. Mais la situation financière de la famille s'améliore nettement. Il s'installe seul en Lituanie, sa famille reste à Clamart, pour laisser à Suzanne la possibilité de terminer ses études en France, où il reviendra d'ailleurs souvent, en particulier pour les vacances à Pontaillac, en Vendée, avec la famille Éfron.

S'il avait choisi la Lituanie, c'est qu'elle le rapprochait de la Russie, d'abord spatialement, mais aussi par ses paysages (c'est l'avis de Suzanna Lvovna). Quelle que soit la situation de la Russie, c'était là que se trouvait son destin, particulièrement son destin de savant : l'extraterritorialité, pour lui, équivalait à une non-situation, qui condamnaient ses propos à une sorte de gratuité. Il s'exprime très clairement à ce sujet dans *Phénoménologie de la révolution :* « Ce qui est étranger n'est concret que dans son lieu d'origine [sa patrie] et n'est assimilé que sous une forme abstraite. » Et le caractère de tout ce qui est abstrait est une « clarté illusoire » et « une simplicité sans vie » [29]. Il a souvent eu des mots très durs pour l'émigration : elle est constituée des restes de l'ancienne couche dirigeante, qui n'est capable que « d'un sentiment national abstrait ». Ceux qui ont émigré se sont donc mis hors-jeu. « Ceux qui sont capables d'apprendre quelque chose et de se régénérer sont restés en Russie » [30]. Avec sa brutalité habituelle, il compare même l'émigration à du « pus » que l'organisme rejette à l'extérieur de lui-même.

Il reconnaît à la révolution une sorte de dimension religieuse, celle d'un « changement d'âme », de *metanoïa.* Rester en Russie, c'était passer par une nécessaire mort à soi-même : « Les vrais hommes du futur ne sont pas ceux qui « noblement » fuient à l'étranger ou sont évacués par la force des choses, mais ceux qui cèdent, en luttant pied à pied, chaque pouce de terrain, s'adaptent et se soumettent à la force, ne cessant de

28. « V nëm sidit melkij bes » — lettre aimablement communiquée par Nikita Struve.

29. Karsavin L. P., « Fenomenologija revoljucii » [Phénoménologie de la révolution], *Evrazijskij vremennik*, 5, Paris, Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 1927, p. 17.

30. *Ibid.*, p. 22.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

changer intérieurement, et au bout d'un ou deux ans sont incapables de se reconnaître dans les anciens « défenseurs » de ce qui a péri » [31].

En d'autres termes : sans lien avec l'environnement concret, sensible, qui vous a formé, vous perdez un certain accès au réel, vous menez une existence en quelque sorte abstraite. C'est ce qu'exprime aussi Tsvetaeva, sur le mode du défi, dans son poème « Mal du pays » :

> . . . De moi ont disparu d'un coup
> Tous signes, dates et repères :
> Une âme née on ne sait où.
> . . . . . .
> Temple ou maison : vide, personne. . .
> Tout m'est égal, rien à parier.
> Mais si sur le chemin buissonne
> Un arbre, et si c'est – un sorbier. . . [32]

L'environnement réel, pour le poète, c'est aussi, et d'abord, son destinataire, le public pour qui ses vers sont une nourriture vitale — tel n'était pas le cas en France, où le statut de la poésie est tout autre qu'en Russie. Dans son dialogue avec Pasternak, elle y revenait souvent. Elle lui écrivait : « Maintenant, en Russie, il y a tout simplement un vide : la place qui me revient de droit ». Et plus loin : « Mes livres n'existent pas en Russie, et par conséquent le poète non plus [. . .] Je suis partie ailleurs en emportant avec moi toutes mes passions, tout ce que je n'avais pas dilapidé, non pas comme une ombre épuisée par la vie, mais vivante, loin des vivants » [33].

Tous deux, Tsvetaeva et Karsavine, étaient pourtant des européens, parfaitement à l'aise en Occident, qu'ils connaissaient depuis leur première jeunesse. Dès les années 1910-1912, Karsavine avait fait de longs séjours en France et en Italie. Par ses goûts, son mode de vie, il était un occidental — son refus de l'émigration mérite donc d'autant plus d'être pris en compte.

Tsvetaeva avait fait une partie de ses études primaires en Suisse. Avant la Première guerre mondiale, l'Europe était un espace presque sans frontières, où se déplacer était facile. Pour elle, comme elle l'explique à Rilke, écrire entraîne au-delà de la langue dite maternelle : « Aucune langue n'est langue maternelle. Écrire des poèmes, c'est écrire d'après. C'est pourquoi je ne comprends pas qu'on parle de poètes français ou russes, etc. . . . »

Pourquoi sont-ils rentrés en Russie ? Karsavine, en fait, n'est pas « rentré » en Union soviétique, c'est elle qui l'a rattrapé. En 1945, nombreux étaient ses proches qui le pressaient de partir en Occident. Sa fille Marianna, mariée à Piotr Souvtchinski, vivait à Paris, ce qui représentait un asile possible s'il voulait retourner en France, et un danger vis-à-vis des soviétiques. Pour Karsavine, rester en Union soviétique équivalait

31. *Ibid.,* p. 35.

32. « Le mal du pays », traduction d'Ève Malleret, in : *Tentative de jalousie et autres poèmes*, Paris, La Découverte, 1986, p. 94-95.

33. Cité d'après : Efron, Ariadna, *Marina Tsvetaeva, ma mère*, trad. Simone Goblot, Paris, *Ed.* des Syrtes, 2008, p. 172.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

à une condamnation : aux bannis de 1922, avant leur expulsion, on avait fait signer une déclaration selon laquelle, s'ils rentraient en Russie, ils s'exposaient à la peine de mort. Son passé de philosophe religieux, son adhésion au mouvement eurasien, tout cela le désignait comme une victime potentielle de la répression.

Mais beaucoup (Berdiaev était de ce nombre) pensaient qu'avec la guerre, les autorités soviétiques avaient changé. Il aurait affirmé à sa femme qui le pressait de partir : « ils se sont améliorés ! » [34]. Au prix de certaines concessions, il pensait pouvoir continuer son œuvre, et surtout il aspirait à connaître l'état de la Russie réelle, à se « réunir à elle », selon l'expression qu'il employa dans une lettre à Élena Skržinskaja interceptée par le MVD [35]. Dès son adhésion au mouvement eurasien en 1926 Aron Steinberg raconte qu'il craignit de le voir chercher à rentrer en Russie. Pourtant, Karsavine affirmait « Nous n'aurons sans doute jamais la chance de revoir la Russie » [36]. Sa nostalgie était d'une espèce particulière : ce n'était pas ce qui lui appartenait en propre qu'il regrettait — par exemple des archives personnelles. C'était tout l'environnement culturel dont il avait été nourri.

Son plus ardent désir était de faire partager à ses compatriotes réels ses réflexions sur l'histoire contemporaine et le destin de la Russie. On retrouvait là les motivations qui l'avaient amené à participer au mouvement eurasien et avaient déterminé son action, en particulier la tentative de 1928 pour entrer en relation avec Piatakov. Resté en Lituanie soviétique, il comprit trop tard dans quel piège il était tombé.

Tsvetaeva avait quitté l'Union soviétique pour rejoindre son mari qui avait combattu dans l'Armée blanche, elle avait publié dans les revues de l'émigration – toutes choses qui la mettaient directement en danger. Sergueï Efron avait collaboré effectivement avec les services secrets soviétiques, participant à l'assassinat d'Ignace Reiss, un transfuge soviétique. Mais c'était en 1935, donc bien après la fin du mouvement eurasien. Ce qui reste obscur (en tous cas pour les non spécialistes de Tsvetaeva) c'est la fidélité de cette dernière, en dépit de tout, à Sergueï Efron, ce personnage qui semble transparent, remarquable seulement par ses maladies et la quantité de médicaments qu'il absorbait. On peut cependant retenir l'explication de Maria Belkina : c'était la seule personne, durant toute la vie de Marina Tsvetaeva, qui sut à la fois l'apprécier comme poète et l'aimer pour elle-même, sans « se laisser effrayer ni par sa *démesure*, ni par sa *pluralité innombrable* ! » [37]. Mais le plus inexplicable est qu'elle soit rentrée avec son fils Mour qu'elle adorait, sachant à quels dangers elle allait l'exposer inévitablement, vu les menaces de guerre.

Une fois rentrés en URSS, Karsavine et Tsvetaeva éprouvent la même sensation : celle de se retrouver dans un monde subtilement étranger. Karsavine découvre ce à quoi il n'avait, semble-t-il, jamais songé : la transformation intérieure de l'*homo sovieticus*. À sa fille Suzanne qui lui demandait comment seraient les Russes de la nouvelle génération, il répondait : « pratiques », et après un instant de réflexion « avec une

34. « Oni ulučšilis' ! » — souvenir de Suzanna Lvovna.

35. Vaneev, Anatoli, « Očerk žizni i idej L. P. Karsavina » [Esquisse de la vie et des idées de L. P. Karsavin], in : *Dva goda v Abezi* [Deux ans à Abez], Bruxelles, éd. Žizn' s Bogom, 1990, p. 343.

36. Steinberg, Aaron, « Druz'ja moix rannix let (1911-1928) » [Les amis de mes jeunes années (1911-1928)], Paris, Syntaxis, 1991, p. 194.

37. Belkina, Maria, *Skreščenie sudeb* [Croisement de destins], M., « Kniga », 1988, p. 110.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

tendance à la filouterie » [žulikovatye]. Il avait parfois des mots beaucoup plus durs : « Tout est bon à jeter ! » [Vsë pomelom vymesti]. Mais le fonctionnement même du nouveau système lui échappait : dans une carte postale envoyée de Moscou, où il était allé pour tenter d'arracher Irina (arrêtée un an avant lui) aux griffes du MVD, il s'étonnait qu'on ne lui passe jamais la personne qu'il demandait, quand il téléphonait à un organisme officiel : « ici le téléphone ne marche pas du tout. On ne vous passe jamais la personne que vous voulez » [38].

Les anciens émigrés revenus en URSS étaient la proie du MVD, on tentait de les forcer à collaborer. Depuis l'arrivée des soviétiques en Lituanie, un dossier avait été ouvert sur Karsavine. Il portait le nom de code de « L'alchimiste », on y trouve des extraits de lettres et un « Memorandum » relatant certains de ses faits et gestes et de ses propos [39]. Contacté par le MVD, il aurait répondu : « je comprends bien la nécessité d'aider les services de sécurité de l'État, et en tant que Russe, je m'y sens moi-même obligé, spécialement en temps de guerre, mais je ne peux pas me transformer en mouchard, en indic. Je suis prêt à aider dans la mesure de mes possibilités, mais dans ce cas je voudrais parler avec quelqu'un qui comprenne ce que je lui dis » [40].

On trouve là des constantes de son comportement : il n'esquive pas les questions, les affronte de façon rationnelle. Il y a aussi dans cette situation un comique involontaire, puisque, d'après ce même dossier, les agents des services secrets envoyés pour le sonder, à qui il exposait ses théories historiques et politiques, revenaient perplexes, se demandant s'il était sain d'esprit [41].

Alors qu'il avait volontairement renoncé à ses fonctions universitaires, conscient qu'il pouvait mettre ses auditeurs en danger, et qu'il avait été nommé directeur du musée des beaux-arts, il fut arrêté, en juillet 1949. Presque tous ses papiers disparurent lors de la perquisition qui accompagna son arrestation, le 9 juillet 1949, et d'une seconde, le 4 octobre de la même année. À la prison de Vilnius, de juillet 1949 à avril 1950, il subit douze interrogatoires, sans violence physique — mais ces interrogatoires duraient plusieurs heures, en pleine nuit [42].

Les enquêteurs s'intéressaient en priorité au mouvement eurasien, ce qui permit à Karsavine de développer les différents aspects de son rapport au régime soviétique, pendant toute la période de l'exil. Dans l'acte d'accusation, daté du 29 novembre 1949, sur les 17 chefs d'accusation, neuf portaient directement sur sa participation à ce mouvement. Le verdict prononcé le même jour le condamnait à dix ans de camp (le camp « Minéralni », situé à la station Abez, sur la voie ferrée de la Petchora) [43]. Il n'y partira qu'en avril 1950. Il y mourra en août 1952.

Rentrée en URSS, son pays devenu terre inconnue, Tsvetaeva fut presque constamment habitée, selon l'expression de Viktoria Chveitser, par un sentiment de « sourde

38. Carte postale du 6 mai 1949 (à sa femme) — communication de Suzanne Karsavine.

39. Lietuvos Ypatingasis Archivas [Archives Spéciales de Lituanie], Dossier N° P. 11972 LI, enquête n° 16416. Consultable aux Archives Spéciales de Lituanie, Gedimino prospektas, Vilnius 01110.

40. Memorandum, *op. cit.*, p. 2.

41. *Ibid.*, p. 8.

42. Les procès-verbaux de ces interrogatoires se trouvent dans le dossier cité *supra,* N° P. 11972 LI.

43. Archives de la bibliothèque de l'Université de Vilnius, F. 138-12

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

angoisse » [44]. Son expérience est décrite dans des termes qui correspondent exactement à celle de Karsavine : « Aucune connaissance spéculative, aucune lucidité du regard ne pouvaient rendre vraiment compte de ce qu'elle allait découvrir dans sa patrie, et surtout de la façon dont les gens s'étaient transformés ici » [45].

Après l'arrestation de Sergueï Efron et de sa fille Alia, elle se retrouva complètement seule avec Mour, dans un dénuement complet. Évacuée à Élabouga, elle s'y sentait en plein désarroi, exposée, de plus, aux reproches de Mour, qui aspirait à s'intégrer dans la société soviétique, et qu'elle avait conscience de gêner, parce qu'elle était « marquée au fer rouge de l'émigration » [46]. D'après une lettre de Tatiana Sikorskaïa à Alia, citée dans le livre de Maria Belkina, « Marina Ivanovna avait répété bien des fois "Je dois m'en aller, pour ne pas gêner Mour. Je lui barre la route. Il faut qu'il vive " » [47].

Aussi, lorsque (d'après une communication de Viktoria Chveitser dans un colloque consacré à Tsvetaeva, dans les années 1990) des agents du NKVD, semble-t-il, seraient venus la voir, la menaçant d'envoyer Mour en première ligne si elle ne collaborait pas avec eux, l'issue était d'autant plus prévisible qu'elle aurait dit quelques mois avant, évoquant son arrestation possible : « S'*ils* viennent me chercher — je me pends » [48]. Ce qui rend cette hypothèse sur les dernières heures de Tsvetaeva assez plausible, c'est justement la comparaison avec le sort de Karsavine : les anciens émigrés étaient toujours la proie des services secrets, mais ceux qui avaient eu des liens avec le mouvement eurasien étaient particulièrement exposés (les interrogatoires de ce dernier sont très significatifs à cet égard).

Ce « paradis perdu » auquel faisait référence le spectacle de Clamart, c'était bien leur patrie disparue, vers laquelle le retour équivalait à un saut dans l'abîme, tel que le décrit Nabokov dans *L'Exploit*.

Bibliographie

Antsiférov [Anciferov], Nikolaj (1992), *Iz dum o bylom* [*Pensées sur le passé*], M., « Feniks ».

Belkina, Maria (1988), *Skreščenie sudeb* [*Croisement de destins*], M., « Kniga ».

Efron, Ariadna (2008), *Marina Tsvetaeva, ma mère*, trad. Simone Goblot, Paris, Éd. des Syrtes.

Hauchard, Claire, « L. P. Karsavin et le mouvement eurasien », in : Lev Karsavin et la pensée russe du XX^{e} siècle, dir. Françoise Lesourd, Revue des Etudes Slaves, t. soixante-huitième (1996), fasc. 3.

Karsavine, Lev, *Le Poème de la mort*, trad. et postface de Françoise Lesourd, Paris, L'Age d'Homme, 1988.

Karsavin, Lev, *Očerki religioznoj žizni v Italii XII-XIII vekov* [*Essais sur la vie religieuse en Italie aux XII-XIIIe siècles*], SPb., Zapiski istoriko-filologičeskogo fakul'teta Impertorkogo Sankt-Peterburgskogo universiteta, CXII, 1912.

Karsavin, Lev, *Osnovy srednevekovoj religioznosti* [*Les bases de la religiosité médiévale*], P., Zapiski istoriko-filologičeskogo fakul'teta Impertorkogo Sankt-Peterburgskogo universiteta, CXXV, 1915 et Tip. « Naučnoe Delo », 1915 ; rééd. SPb., Alétéia, 1997.

Karsavin, Lev, « Uroki otrečënnoj very » [Leçons d'une foi reniée], Evrazijskij vremennik, IV, Berlin, 1925.

44. Šveicer, Viktoria, *op. cit.*, p. 462.
45. *Ibid.*
46. Belkina, Maria, *op. cit.*, p. 321.
47. *Ibid.*, p. 267.
48. Šveicer, Viktoria, *op. cit.*, p. 463.

Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652

Karsavin, Lev (1922), *Noctes Petropolitanae*, P. ; rééd. in Malye sočinenija, SPb., 1994.

Karsavin, Lev (1922), *Vostok, zapad i russkaja ideja* [L'Orient, l'Occident et l'idée russe], Petrograd, Academia. Rééd. par Alla Lvovna Jastrebitskaja, dans Istorik-medievist – Lev Platonovitch Karsavin (1882-1952), M., Akad. Nauk SSSR, INION, 1991.

Karsavin, Lev, « Evropa i Evrazija » [L'Europe et l'Eurasie], Sovremennye Zapiski, Paris, 1923, XV, II.

Karsavin, Lev, « Fenomenologija revoljucii » [Phénoménologie de la révolution], Evrazijskij

vremennik, 5, Paris, Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 1927.

Karsavina, Tamara (1948), *Theatre Street, The reminiscences of Tamara Karsavina*, Londres, Dance Books.

Lazinskas, Povilas, « Levo Karsavino veikla Vytauto Didžiojo Universitete » [L'oeuvre de Lev Karsavine à l'Université Vytautas le Grand], Darbai ir dienos, Vilnius, 1996, 2 (11).

Klement'ev, Aleksandr, Klement'eva Sofia, « Marina Ivanovna Tsvetaeva i sem'ja Karsavinyx » [Marina Ivanovna Tsvetaieva et la famille Karsavine], *Vestnik RSXD*, N° 165, 1992.

Koudrova, Irma (2015), *La mort de Marina Tsvétaïéva*, traduit du russe et annoté par Hélène Henry, Paris, Fayard (ouvrage consulté).

Lesourd, Françoise, « Karsavin and the Eurasian Movement », Russia between East and West, Dmitry Shlapentokh éd., Brill, Leiden-Boston, 2007, p. 61-94.

Malleret, Ève, « La poétique de la vie chez Marina Tsvetaieva », in : *Marina Tvsétaïéva, Tentative de jalousie et autres poèmes*. Traduit du russe et présenté par Ève Malleret, Paris, La Découverte, 1986.

Steinberg, Aron, « Druz'ja moix rannix let (1911-1928) » [Les amis de mes jeunes années (1911- 1928)], Paris, Syntaxis, 1991.

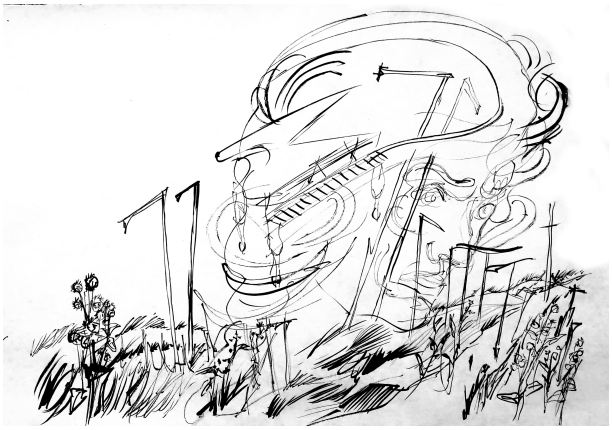
Vaneev, Anatolij, « Dva goda v Abezi » [Deux années à Abez], Minuvšee (M., « Feniks »), 6, 1992 ; également Bruxelles, éd. Žizn' s Bogom, 1990, avec un article d'A. Vaneev, « Očerk žizni i idej L. P. Karsavina » [Esquisse de la vie et des idées de L. P. Karsavin].

Šveicer, Viktoria (1988), *Byt i bytie Mariny Cvetaevoj* [*La vie de Marina Tsvetaieva, au quotidien et dans l'absolu*], Fontenay aux Roses, « SYNTAXIS ».

Publications collectives :

Alexeiev, Nikolaj, Ilyine Vladimir, Savitskij Piotr, « O gazete Evrazija (gazeta Evrazija ne est' evrazijskij organ) » [Sur la revue L'Eurasie (la revue L'Eurasie n'est pas une publication eursienne)], Paris, Impr. de Navarre, 1929.

Florovskij, Georgui, Savitski, Piotr, Suvčinskij, Piotr, Trubeckoj, Nikolaj (1921), *Isxod k Vostoku : predčuvstvija i sveršenija* [Exode vers l'Orient : pressentiments et accomplissements], Sofia, Ros.- bolg. Kn. izd-vo.



Published in : Victoroff, Tatiana and Chepiga, Valentina (dir.), *Marina Tsvetaeva et l'Europe*, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003652, doi : 10.17184/eac.9782813003652